

Vie domestique

Un jour comme tous les autres jours, Léa Vidor ouvrit les yeux. Pourtant, ce matin-là, le lundi 13 avril 1910, personne n'avait ouvert la bouche dans la maison pour la tirer du lit avec violence, alors qu'il était dix heures un quart.

Son service commençait invariablement depuis trente ans à six heures quarante-cinq et, toujours, ses maîtres l'avaient trouvée fidèle au poste, souriante, les yeux baissés, humble, prête à assouvir leurs demandes les plus farfelues.

Dans la maison, aucun bruit ne laissait présager une présence humaine. Son maître était mort de la tuberculose l'an passé et sa maîtresse lui en faisait voir de toutes les couleurs. On aurait pu penser qu'avec l'âge, elle se serait assagie. Mais bien au contraire, elle s'était comme libérée et lâchait tout son fiel sur Léa. C'était comme si la mort de son mari avait libéré un pan inconnu de Madame, ou bien peut-être souffrait-elle réellement de son absence et son comportement s'expliquerait alors de tout autre manière.

Cette année passée au service de Madame, Léa l'avait cependant vécue comme toutes les autres. D'un caractère serein, elle savait se faire discrète et acquiescer en toutes circonstances. Ces qualités lui avaient été fort utiles au cours de ces trente dernières années. Néanmoins, elles

s'étaient avérées bien inutiles pour trouver l'âme sœur. Malgré son caractère facile à vivre, Léa était restée seule, sans personne à aimer et sans personne pour l'aimer. Plutôt jolie quand elle était plus jeune, aucun homme n'avait jamais manifesté un intérêt suffisamment fort à son égard pour qu'elle envisage une vie de couple et la maternité. Cela ne l'avait d'ailleurs pas perturbée dans sa vie de femme. La solitude et elle formaient un couple honnête. Et sa maîtresse remplaçait aisément une horde de petits braillards en culotte courte bousculant tout sur leur passage ! A soixante ans, Léa était satisfaite de sa vie au service des autres. Elle se contentait d'être là.

Léa regarda de nouveau la pendule suspendue au mur de sa chambre. Les aiguilles annonçaient à présent dix heures vingt !! Elle se leva rapidement, se vêtit tout aussi rapidement et sortit de sa chambre, laissant derrière elle son lit défait pour la première fois de sa vie de femme et de domestique. Elle ne prit pas le temps de coiffer ses cheveux longs et gris et son tablier, noué à la diable autour de sa taille, menaçait de tomber à chacun de ses mouvements.

Elle descendit les escaliers prestement afin de présenter ses plus plates excuses à Madame, espérant ardemment ne pas

être renvoyée pour ce réveil tardif. En descendant les marches, un bruit de chiffon frottant les meubles parvint à ses oreilles. Léa n'y prêta pas attention. Elle parcourut le salon, la salle à manger puis la cuisine. Tout était impeccablement à sa place, rangé, nettoyé fraîchement, l'exhalaison du savon et de la cire flottait encore dans les pièces qu'elle venait de traverser à la hâte. La vaste demeure semblait vide. Léa était perplexe... La situation était totalement inédite. Où pouvait bien être Madame ?

Elle remonta à l'étage, espérant à présent que Madame soit encore endormie. Mon Dieu, faites que Madame dorme encore ! Dans son ascension, le chuintement du chiffon lustrant les meubles lui chatouilla de nouveau les oreilles. Le nœud de son tablier glissait doucement le long de ses hanches et elle le rattrapa machinalement juste avant qu'il ne tombe sur les marches. Tout à son espoir de trouver Madame dans sa chambre, Léa identifia le ronflement de l'étoffe sur le bois des meubles qu'elle connaissait si bien au glissement de son tablier sur sa robe de lainage.

Arrivée sur le pas de la porte, le tablier à la main, elle frappa deux petits coups discrets. Pas de réponse... Elle toqua alors deux autres coups secs. Cette fois encore, le silence lui

répondit. Entrer dans la chambre de Madame sans son autorisation aurait été un véritable crime de lèse-majesté. Léa se résolut tout de même à entrer. Madame était peut-être victime d'un de ses étourdissements journaliers. Depuis la mort de Monsieur, Madame s'évanouissait plusieurs fois par semaine. Le médecin n'avait aucune idée de la cause de ces malaises. Le phénomène pouvait se produire à n'importe quel moment de la journée et la laissait comme tétanisée, telle une statue antique. Les premières crises avaient constitué une véritable révolution dans la maison. Madame était devenue irritable voire franchement désagréable et mauvaise. Léa, quant à elle, avait vécu les crises sereinement, comme une spectatrice. Elle prenait soin de Madame pendant ces périodes, elle la couchait, lui fermait les yeux, et restait à ses côtés jusqu'à ce que les muscles de son corps se relâchent, les uns après les autres. Elle se reposait le soir venu, car les crises, on ne savait pourquoi, ne daignaient jamais se montrer le soleil couché.

La chambre est déserte elle aussi. Ordonnée, rangée, le parfum de la lavande volette et diffuse une atmosphère délicieuse. Léa est inquiète. Sa respiration, ordinairement si

paisible, s'accélère. Sa poitrine est oppressée. Elle porte ses mains moites à son front en signe d'incompréhension. Elle frotte ensuite ses mains fines et ridées sur ses yeux fatigués aux paupières tombantes. Ses jambes flageolent. L'absence de Madame la rend nerveuse et fragile. N'y tenant plus, elle refait le tour de la maison, dans le même ordre. Même si cela n'a aucun sens, elle repasse d'abord par sa chambre, le salon, la salle à manger, la cuisine... Les fenêtres sont à présent grandes ouvertes, comme une invite au soleil à venir réchauffer les pièces par l'effleurement de ses rayons déjà tièdes, annonçant une belle journée de printemps. L'odeur de l'herbe et des fleurs du jardin emplit le salon et se fraye un chemin jusqu'aux narines de Léa. Celle-ci marque un temps d'arrêt, ne parvenant pas à se rappeler avoir ouvert les fenêtres lors de son premier passage. Mais l'absence de Madame lui revient, la frappe au creux de l'estomac comme un coup de rondin. Elle remonte alors pour regagner la chambre de Madame.

Affolée, Léa entre en trombe dans la pièce et remarque que le lit est fait, la fenêtre est entrouverte, un bouquet de chrysanthèmes blancs fraîchement cueillis, aux arômes puissants, trône sur la commode. Tout ça, c'est son travail

à elle !! L'égarément la pousse à se poser un instant sur le lit. Elle regarde la pièce, perdue. Que se passe-t-il donc ? Le journal local, posé sur la table de chevet de Madame, s'offre à sa vue. Un article attire son attention et ses mains tremblantes laissent glisser son tablier pour se saisir des feuilles de papiers à la senteur d'encre. Encadré d'un liseré noir, Léa lit :

« Léa Vidor 1850-1910

Madame Taillefer nous fait part du décès de Léa Vidor, sa domestique, morte dans son sommeil dans la nuit du vendredi 10 avril 1910. L'inhumation aura lieu au cimetière de Bonneville le lundi 13 avril 1910 à 10h15 »

Valérie Zimmerman



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivs 3.0 Unported License](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).